



HAL
open science

Introduction. Mémoire familiale, objets et économies affectives

Tiphaine Barthélémy, Joël Candau

► **To cite this version:**

Tiphaine Barthélémy, Joël Candau. Introduction. Mémoire familiale, objets et économies affectives. Mémoire familiale, objets et économies affectives., 2012. halshs-01736678

HAL Id: halshs-01736678

<https://shs.hal.science/halshs-01736678>

Submitted on 18 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Tiphaine BARTHÉLÉMY

Professeure à l'université de Picardie Jules Verne (CURAPP, UMR 6054)

Joël CANDAU

Professeur à l'université de Nice Sophia Antipolis (LASMIC, EA 3179)

« Elle est suspendue à un cintre dans la petite penderie à côté de ma table de travail. Je l'imagine parfois exposée à plat dans une vitrine, une étiquette indiquant : Chemise de travail de Joseph (1922-1963), ce qui dit bien à quel point j'ai construit mon histoire comme on conçoit l'aménagement d'un musée [...] même si ce genre de souvenir n'a de valeur que pour moi, et n'en a même plus en fait. Je crois que je pourrai me débarrasser de tout. Oui, tous ces souvenirs ont fait leur temps, comme si en donnant ce qu'ils avaient à livrer ils avaient rendu l'âme ».

Jean Rouaud, *L'invention de l'auteur*, Gallimard, 2004, p. 96.

Associer mémoire familiale, objets et économies affectives peut sembler évident : la famille n'est-elle pas le lieu par excellence où se mêlent expression des affects, transmission inter ou intragénérationnelle de biens et d'objets et construction d'une mémoire commune ? Pour les sciences sociales néanmoins, ces notions ne vont pas de soi et moins encore leur association. En effet, les familles prennent des formes diverses au gré des constructions sociales de la parenté et des situations qui leur permettent de s'actualiser ; les liens qui les constituent ne puisent pas nécessairement leur force dans le passé et les mémoires, à supposer qu'elles soient valorisées, y revêtent des contenus pluriels. Les objets, enfin, comme l'illustre Georges Perec dans son roman *Les choses*, se sont multipliés dans les univers domestiques où leur rotation rapide semble laisser peu de place à la cristallisation d'une mémoire collective. Dès lors, le rapprochement de ces notions soulève un certain nombre de questions et remet en cause bien des idées reçues. C'est précisément ce à quoi nous invitent les contributions réunies dans cet ouvrage qui, à partir d'approches et d'études de cas différents, laissent entrevoir la diversité des supports matériels de la mémoire tout autant que leur présence continue au cours du temps. Rappelons au préalable quelques-unes des questions que ces textes contribuent à éclairer.

La première concerne bien entendu la mémoire elle-même : qu'est-ce qui est partagé et par qui ? On peut définir la mémoire comme l'ensemble des traces discontinues d'un passé plus ou moins lointain que nous reconfigurons au présent immédiat pour nous projeter vers un futur plus ou moins proche. Parce que toute trace implique la perte – elle est incomplétude en regard de ce qui a fait trace – la mémoire est toujours faite de souvenirs et d'oublis. Bien que l'étude des formes partagées de l'oubli¹ soit négligée², on peut attester plus facilement l'existence de celles-ci que le partage effectif des représentations du passé, l'ontologie profonde d'un phénomène absent étant précisément son absence alors que celle d'un phénomène présent est moins sa présence que la manière dont il est présentifié. Pour

1. P. Connerton, « Seven types of forgetting », p. 59-71.

2. J. M. de Miguel, « La memoria perdida », p. 9-35.

cette raison, il est beaucoup moins hasardeux d'affirmer que des individus ont en commun l'oubli d'un événement – il suffit, pour cela, de constater la vacuité ou, plus exactement, le silence³ de leur mémoire en regard de l'événement considéré – que de supposer qu'ils en partagent le souvenir. Dans ce dernier cas, en effet, la référence partagée à un même souvenir ne garantit aucunement l'identité du contenu mémoriel. Par conséquent, la notion de mémoire partagée ne va pas de soi. Si les données sur les mémoires individuelles peuvent être rassemblées avec une facilité relative (un ethnographe peut par exemple enregistrer par écrit ou sur un support magnétique la manière dont un individu essaie de verbaliser la sienne, avec toutes les limites de l'exercice⁴), l'hypothèse d'une mémoire partagée est une inférence exprimée par le biais de métaphores (mémoire collective, sociale, familiale, nationale, historique, professionnelle, etc.) qui peuvent tout aussi bien rendre compte d'un partage mémoriel réel qu'être purement rhétoriques, sans aucun fondement empirique. Bref, toute la difficulté est de montrer comment des souvenirs peuvent devenir communs pour tout ou partie d'un groupe.

Un moyen généralement efficace de contourner cette difficulté est de prendre appui sur les objets. Ils sont innombrables. Pour la plupart sinon toutes, les interactions humaines s'accomplissent à travers les réseaux d'objets⁵ qui saturent les espaces publics et privés dans lesquels les individus évoluent. On peut dès lors s'interroger sur les processus selon lesquels certains objets acquièrent une fonction mémorielle. À quoi tient leur pouvoir évocateur et pour qui ?

De manière économique mais à faible valeur explicative, on pourrait dire que les objets « bons à mémoriser » sont ceux qui sont considérés comme tels par les individus. Est-ce à dire que n'importe quel objet peut être candidat à une fonction mémorielle ? Même si la plupart des objets évoqués dans les contributions ici rassemblées semblent satisfaire à une certaine « dignité » de l'objet⁶, la question reste posée. S'ouvre là un champ de recherche qui pourrait prendre appui sur l'hypothèse que tout comme existent des objets « affordants⁷ » existent également des objets « mémorisants ».

Quoi qu'il en soit, parmi les objets « bons à mémoriser », certains semblent avoir pour fonction explicite de transmettre une mémoire alors que d'autres se bornent à l'évoquer, comme veut l'illustrer la distribution des différentes contributions dans les deux parties de cet ouvrage. Les livres de raison (Maïté Etchechoury, Françoise Bayard), les généalogies (Marie-Isabelle Merle des Isles) ou le maintien au sein de la famille d'un patrimoine d'objets tels que des tableaux (Laurent Regard), des médailles de noces d'or ou d'argent (Romain Thomas) ou des vases à parfum (Dominique Frère) relèvent de la première catégorie. Il s'agit dans ce cas de rendre visible la permanence, réelle ou imaginaire, d'une trajectoire familiale qui peut embrasser plusieurs générations. Les « objets du cœur » ou saturés d'affects (Frédéric Balard, Véronique Dassié), certains aspects des rites funéraires (Julien Bernard) ou les objets appartenant au petit patrimoine (Nathalie Gintzburger, Émilie Sureau) remplissent davantage une fonction d'évocation, en ce sens que, par leur nature même, ils sont réputés induire des représentations ou des pratiques mémorielles,

3. J. M. Garcia, *Exordio a la memoria colectiva y el olvido social*, p. 1-26.

4. M. Bloch, « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné ».

5. M. Donald, *A Mind So Rare: The Evolution of Human Consciousness*.

6. Sauf, peut-être, les « balais » dans l'article de Nathalie Gintzburger mais, à vrai dire, ce ne sont pas eux qui servent d'ancrage à la mémoire familiale.

7. Certains objets sont intrinsèquement porteurs d'effets cognitifs en ce sens que, par leur matérialité même, ils induisent des représentations et des actions. Un exemple classique : la branche d'un arbre est affordante pour un oiseau, pas pour un cochon.

sans que celles-ci caractérisent nécessairement la quête d'une mémoire familiale profonde. Ajoutons, cependant, que si cette distinction entre mémoire transmise et mémoire évoquée nous a paru justifier l'organisation de cet ouvrage en deux parties, le cloisonnement n'est pas étanche entre les différentes contributions et, peu ou prou, chacune d'entre elles traite tout à la fois de transmission et d'évocation.

Par ailleurs, si de chacun des articles se dégage l'idée que les objets mémoriels contribuent à ajuster tout acte de remémoration aux conditions collectives de son expression, on constate que ce rôle diffère selon que le type de mémoire mobilisé est celui de la protomémoire, de la mémoire de haut niveau ou de la métamémoire⁸. Au niveau protomémorial, les objets sont des effecteurs de mémoire partagée : au quotidien, ils contribuent à une focalisation interindividuelle (intersubjective) du rappel ou de la reconnaissance des événements passés, en particulier parce que le rapport que les individus entretiennent avec eux les conduit, de manière très concrète, à s'accorder, à se synchroniser, à partager des situations, à retrouver des gestes, à faire des expériences proches ou similaires, notamment sous l'influence de l'expression des émotions. La plupart des objets analysés dans la deuxième partie de l'ouvrage répondent à ces caractéristiques. Au niveau mémorial, les objets sont des embrayeurs de mémoire : ils induisent des inférences mémorielles ou remplissent la fonction d'indices de rappel. L'embrayeur de mémoire le plus connu est évidemment la madeleine proustienne, mais les articles de Maïté Etchechoury, de Françoise Bayard ou encore de Marie-Isabelle Merle des Isles en donnent ici une belle illustration, à des degrés variables. Enfin, au dernier niveau, les objets peuvent être des ressources pour la métamémoire : ils en constituent le combustible. Ils favorisent la mise en récit (de celle d'un groupe, de l'histoire d'un pays ou d'une région, du roman familial, etc.), ils donnent de la consistance à un imaginaire mémorial commun en donnant l'illusion de sa stabilité, ils contribuent aux effets d'éclairage narratif ou, plus modestement, ils étayent les discours sur les caractéristiques de la mémoire partagée ou supposée l'être. Dans les deux parties de ce recueil, plusieurs contributions mettent bien en évidence cette modalité du travail de la mémoire, notamment celles de Nathalie Gintzburger, de Émilie Sureau, de Maïté Etchechoury ou de Marie-Isabelle Merle des Isles.

On peut encore se demander dans quelle mesure la fonction mémorielle des objets varie selon les cadres sociaux dans lesquels s'inscrivent les relations aux choses ou si elle n'est pas surtout le fruit des processus d'individuation qui ont marqué les sociétés contemporaines. Certains objets en effet peuvent contribuer à incorporer le passé familial au présent du fait de normes et de représentations collectives qui chargent les objets d'un contenu s'imposant à leurs dépositaires. Mais ils peuvent aussi n'avoir le statut d'objets-souvenirs que du fait de la sensibilité, des aspirations ou de la volonté d'individus qui, à l'instar de Jean Rouaud cité en exergue, les investissent d'une signification perceptible pour eux seuls.

La première hypothèse affleure dans certains chapitres de cet ouvrage : des objets tels que les livres de raison (Maïté Etchechoury), les tableaux (Laurent Regard), les médailles de noces (Romain Thomas) ou les titres de propriétés conservés dans une maison de famille (Nathalie Gintzburger) apparaissent, dans leur matérialité même, comme porteurs d'une mémoire déjà là, destinée à être partagée entre des donateurs et des donataires. Dans ces cas, objets et mémoire familiale sont liés, dans la mesure où ils sont soumis aux mêmes règles de transmission patrimoniale. Ils renvoient à des modes d'organisation de la famille et à des principes de reproduction sociale sur lesquels les individus semblent avoir peu de prise. Par exemple, dans les systèmes de dévolution précipitaire qui ont perduré dans le

8. J. Candau, *Mémoire et identité*.

monde rural bien après la Révolution, maisons et objets sont généralement transmis à un héritier unique qui, de ce fait, devient dépositaire de la mémoire du lignage. Il n'est donc pas entièrement fortuit que la maison décrite par Nathalie Gintzburger, où sont conservés tant de souvenirs accumulés générations après générations, se situe dans le Sud-Ouest⁹. Non que cette conservation, comme le dit l'auteure, ne s'explique en partie par l'oubli (nombre de choses ont été laissées là par mégarde), mais parce que cet oubli même s'inscrit dans des conditions socio-culturelles qui rendent possible la sédimentation de la mémoire. Ailleurs en effet, dans les zones de coutume égalitaire, une attention bien moindre est accordée au maintien des maisons dans une lignée et à plus forte raison aux objets. Dans certaines régions, encore récemment, ceux-ci pouvaient être vendus aux enchères après la mort des parents : la « paix des ménages » et l'harmonie au sein de la parentèle reposaient, d'après les discours des intéressés, sur la remise sur le marché des biens meubles qui, du même coup, échappaient tant aux partages familiaux qu'à leur fonction mémorielle¹⁰. Enfin la mobilité géographique et le faible rôle de l'écrit, souvent mis en évidence par les anthropologues dans les systèmes successoraux égalitaires, laissent peu de place à la cristallisation d'une mémoire à partir de biens familiaux éphémères, voués à se disperser et à se recomposer à chaque génération.

Le développement de valeurs égalitaires dans les sociétés démocratiques, a priori fondées sur le mérite plus que sur la filiation, n'a pas empêché pour autant la multiplication des lieux et des objets de mémoire. Pour rendre compte de ce paradoxe, Jean Baudrillard, dans un essai bien connu, rappelait à quel point le développement de la consommation de masse dans les sociétés occidentales avait eu pour corollaire la valorisation de l'ancienneté, « signe d'une vie antérieure ». L'auteur opposait ainsi « aux objets fonctionnels, signe de notre maîtrise actuelle, les objets mythologiques, signes d'un règne antérieur », lesquels renverraient à une « ambiguïté irrésolue » où l'anxiété des origines se serait développée en contrepoint de la volonté « de n'être que nous-mêmes¹¹ ». Le rapport aux objets aurait ainsi radicalement changé au cours du *xx^e* siècle. Les choses ne seraient plus porteuses d'un ordre social immuable s'imposant aux individus, à la manière des buffets massifs trônant dans les salles à manger : ce seraient au contraire les individus eux-mêmes qui les chargeraient de signification, au gré de leurs émotions, de leurs sentiments et de leur quête toujours inassouvie d'accomplissement personnel. Certains des exemples développés ici semblent aller en ce sens. Les objets les plus anodins, tels un sac à main, des outils, un béret ou un chausse-pied peuvent, pour les personnes âgées évoquées par Frédéric Balard ou pour les enquêtés de Véronique Dassié, renvoyer à certains épisodes d'une vie, relier le passé au présent et remplir de ce fait une fonction identitaire. Dans ce cas, l'imaginaire attaché aux objets ne dure pas nécessairement très longtemps, soit qu'il disparaisse avec l'individu, soit que celui-ci cesse de s'y intéresser, comme l'évoque Jean Rouaud pour qui « tous ces souvenirs ont fait leur temps ». Les objets, en somme, n'ont plus rien à dire quand on les a épuisés. C'est ainsi que, pieusement conservés, arrive un moment où, pour reprendre une expression de Véronique Dassié, ils « oscillent entre déchet et « souvenir », pour finir à la poubelle... à moins qu'ils ne sortent de l'espace domestique pour acquérir d'autres significations, dans l'espace public cette fois.

On ne saurait pourtant opposer un autrefois où les liens entre objets et mémoire auraient été formatés par des normes sociales et un aujourd'hui où prévaudraient l'individu et ses affects. Les envolées d'un Baudrillard stigmatisant l'aspect « régressif, infantile et nar-

9. Sur les transmissions préciputaires dans le Sud-Ouest, voir A. Fine, « Le prix de l'exclusion. Dot et héritage dans le Sud-Ouest occitan », p. 31-51.

10. J. Rémy, « Désastre ou couronnement d'une vie ? La vente aux enchères à la ferme ».

11. J. Baudrillard, *Le Système des objets*.

cissique » du rapport que les contemporains entretiendraient désormais avec les choses sont très loin des analyses présentées ici qui montrent au contraire comment la dévotion à l'intime que traduit l'attachement aux objets-souvenirs n'empêche pas que s'exercent des influences sociales et culturelles qui sont d'autant plus efficaces qu'elles n'apparaissent pas comme telles aux intéressés. Les contributions rassemblées dans cet ouvrage témoignent plutôt de récurrences au fil du temps. Qu'un individu choisisse un objet quelconque pour y cristalliser une part de son expérience biographique n'est pas l'apanage des contemporains. On le vérifie, dans une certaine mesure, avec des objets classiques comme les tableaux qui mémorisent la trajectoire d'une personne à travers les relations prestigieuses qu'elle a pu entretenir. C'est parce que les évêques du XVIII^e siècle évoqués par Laurent Regard ont à la fois une forte conscience de soi et une forte conscience lignagère qu'ils lèguent certains de leurs tableaux à un neveu. Ce faisant, ils tendent à inscrire volontairement leur personne et les liens d'affection qu'elle a entretenus dans une histoire familiale qui sera à son tour réinterprétée de diverses manières selon leurs descendants et les contextes dans lesquels ils s'inscrivent. Projections individuelles et déterminations collectives, expressions des émotions et contexte socio-culturel se mêlent inextricablement dans les objets-souvenirs évoqués au fil de ce recueil, qu'il s'agisse des vases à parfum du VII^e siècle av. J.-C. qui renvoient aux relations entre deux familles (Dominique Frère) ou des objets ordinaires du XX^e siècle qui, tels les humbles carnets de compte analysés par Françoise Bayard, révèlent la vie intime et l'organisation domestique tout autant que l'« inscription sociale du sujet ». L'exemple le plus extrême de cette inscription sociale est celui des objets au sein des rituels funéraires qui sans doute ne signifieraient rien sans les pratiques fortement codifiées et les situations spécifiques qui permettent de construire « une représentation partagée du mort et du passé » et d'opérer une « mise en mémoire » (Julien Bernard).

Si les cas étudiés ici témoignent de l'étroite imbrication entre les registres de l'intime et du social, ils mettent aussi en lumière certaines des caractéristiques propres aux objets-souvenirs. La première tend à opposer usage et sens. Souvent, la valeur mémorielle conférée à un objet suppose que disparaisse tout ce qui le rendait fonctionnel et lui donnait une valeur monétaire. L'exemple des barques de Collioure est à cet égard révélateur : c'est après qu'elles aient cessé de servir, que nombre d'entre elles aient été détruites, que les tentatives visant à leur donner de nouveaux usages aient échoué qu'elles sont devenues les symboles d'une culture locale passée. Est-ce à dire que ne peuvent être investies par la mémoire que les choses qui ne servent plus à rien ? La question mérite d'être posée car, dans certains cas, valeur marchande et transmission mémorielle sont au contraire inextricablement mêlées : en témoigne l'exemple de ces couples hollandais de la Renaissance qui, soucieux de pérenniser le souvenir qu'ils laisseraient à leurs descendants, faisaient graver leur effigie dans du métal précieux pour inciter les donataires à les conserver et à les transmettre (Romain Thomas).

Une autre caractéristique de ces objets est la juxtaposition, la succession ou l'opposition de plusieurs mémoires. L'émotion d'une fille qui découvre les carnets de comptes de sa mère et par là les fragments d'une vie passée se mêle au regard de l'historienne qui y décrypte les modalités quotidiennes de l'ascension sociale qu'ont connue certaines fractions de la population française au XX^e siècle (Françoise Bayard). De même, petite et grande histoire se mêlent dans le regard que porte Marie-Isabelle Merle des Isles sur les photographies et les archives dont elle a hérité. Mais il arrive aussi que, passant de l'espace privé à l'espace public, les objets se chargent d'un contenu différent : laissons ici au lecteur le soin de découvrir le cas saisissant de la robe de bal de Rose et du lent processus selon lequel une mémoire collective peut se construire sur les ruines des souvenirs intimes (Véronique Dassié). Il y a là, nous semble-t-il, une très belle métaphore du sac et ressac mémoriel qui, mû

par nos affects et les intimations du social, travaille inlassablement les objets avant que, comme il se doit, tout soit effacé par l'oubli.

Bibliographie

BAUDRILLARD Jean, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968.

BLOCH Maurice, « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », *Enquête* 2, 1995, p. 59-76.

CANAU Joël, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998.

CONNERTON Paul, « Seven types of forgetting », *Memory Studies* 1(1), 2008, p. 59-71.

DE MIGUEL JESÚS M., « La memoria perdida », *Revista de Antropología Social* 13, 2004, p. 9-35.

DONALD Merlin, *A Mind So Rare: The Evolution of Human Consciousness*, New York, W.W. Norton, 2001.

FINE Agnès, « Le prix de l'exclusion. Dot et héritage dans le Sud-Ouest occitan », *La dot, la valeur des femmes*, G.R.I.E.F, n°2, PUM, 1982, p. 31-51.

GARCIA Jorge Mendoza, *Exordio a la memoria colectiva y el olvido social*, Athenea Digital, n°8, 2005, p. 1-26.

RÉMY Jacques, « Désastre ou couronnement d'une vie ? La vente aux enchères à la ferme », *Ruralia*, n°3, 1998, mis en ligne le 01 janvier 2003. URL : <http://ruralia.revues.org/56>